



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Note sur les domiciles parisiens de George Sand pendant la période 1849-1850 », *Correspondance*, Tome IX, *Janvier 1849 – décembre 1850*, SAND (George), p. 907-908

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08455-6.p.0927](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08455-6.p.0927)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

NOTE
SUR LES DOMICILES PARISIENS
DE GEORGE SAND
PENDANT LA PÉRIODE
1849 - 1850

Pendant ces deux années, George Sand n'a pas de domicile attitré dans la capitale. Lorsqu'elle y fait un bref séjour, elle descend, soit chez des amis, soit chez son fils, soit à l'hôtel.

1849 (1^{er} au 3 mai) — 16, rue de Douai (actuel 50).

C'est la maison des Viardot.

« Ma famille habitait rue de Douai, près de la Barrière Blanche [aujourd'hui place Blanche] dans un hôtel que mon père avait fait construire pour être loin du centre, en bon air, sur un terrain qui servait à la culture des artichauts. » (Paul Viardot, *Souvenirs d'un artiste*, Fischbacher, 1919, p. 8.)

Dans cet hôtel particulier, avec cour d'honneur et communs, le confort était médiocre, au dire de G. S., et Dickens, qui y dîna le 10 janvier 1856, et à cette occasion y fera la connaissance de G. S., note, dans une lettre à Macready : « Les Viardot ont une maison dans le nouveau Paris; ils ont absolument l'air d'avoir emménagé la semaine dernière et de devoir déménager la semaine prochaine; pourtant voici huit ans qu'ils habitent la même demeure. Rien d'ailleurs n'y rappelle l'art de la grande cantatrice. Je n'y ai pas vu de piano. » (Cité par W. Karénine, *George Sand*, t. IV, p. 299.) Bien entendu, il y avait un piano, et peut-être plusieurs : Dickens n'avait pas vu toutes les pièces de l'hôtel.

Mais les Viardot y recevaient l'élite de la littérature et des arts. Et l'on sait que Tourguéneff y habita longtemps.

Cette maison a changé plusieurs fois de numéro : 16 à l'origine, puis 48, puis 50.

1849 (2 au 23 décembre) — 22, rue d'Antin, Hôtel de France.

Lorsque G. S. vient à Paris pour assister aux représentations de sa pièce *François le Champi*, elle descend, avec les Duvernet qui l'ont accompagnée, à l'Hôtel de France, au n° 22. L'Almanach-Bottin de 1850 le présente ainsi : « Près la Bourse, les Tuileries et le Boulevard des Italiens. Grands et petits appartements, chambres et cabinets fraîchement décorés. » Il était tenu par Mme Brunet-Beaumont. Cet hôtel existe encore à la même place.

Le *Dictionnaire des rues de Paris* de Jacques Hillairet dit que G. S. a quitté le 8 de la rue de Condé pour le 14 rue d'Antin : c'est inexact. Au 14 demeurait Falampin son homme d'affaires, et elle s'y faisait adresser son courrier, d'où la confusion, mais elle n'y a jamais *habité*, ce fut une simple boîte aux lettres. Cette maison a disparu dans le percement de l'avenue de l'Opéra.

1850 (6 au 17 septembre) — 5-7, place Furstemberg (actuel 5), et 1, rue de Tournon, Hôtel de Tournon.

Durant ce séjour, G. S. logea d'abord dans la « cambuse » de Maurice, au 3^e étage sur la cour du 5-7 rue de Furstemberg. Mais elle en laissa presque aussitôt la disposition à Augustine de Bertholdi qui était accompagnée de son fils George, âgé de dix-huit mois, et s'en alla à l'hôtel de Tournon, au 1^{er} étage (cf. n° 4595). Cet hôtel, alors tenu par Guiard (Almanach-Bottin de 1850), existe encore à la même adresse.